

OBSERVATIONS prononcées à la suite de la communication de M. Alain Pons (séance du lundi 31 mars 2003)

Jean Baechler : Concernant les sources, vous nous avez indiqué que Vico utilisait uniquement l'histoire grecque et l'histoire romaine. Or il avait accès facile à des sources très différentes, tels que les récits des voyageurs, les lettres des missionnaires. Dès le XVI^e siècle, Bodin les utilise. Au XVII^e siècle, Althusius les utilise. Au XVIII^e siècle, son contemporain Montesquieu les utilise. Pourquoi ne les a-t-il pas utilisées ? Serait-ce parce que, ayant cru tirer de sa connaissance des histoires grecque et romaine une théorie générale, il aurait ensuite essayé de la vérifier en utilisant les sources dont il avait tiré la théorie générale, ce qui impliquerait une tautologie ?

L'homme ou les hommes sont producteurs de leurs histoires. La question « Quelle est la nature du producteur ? » se pose immédiatement si on veut expliquer l'histoire ou les histoires. Dans ce cas, cette nature humaine est-elle virtuelle ou actuelle ? Si elle est actuelle, est-elle fixe ou changeante ? Si elle est changeante, est-elle cyclique orientée ou chaotique ? Quelle est au juste l'idée que se faisait Vico de la nature humaine ?

Ma troisième question porte sur la contingence. Il n'y a pas d'histoire s'il n'y a pas de contingence. Il y a des programmes qui se développent, mais il n'y a pas d'histoire au sens fort du terme, qui suppose, d'une part, la contingence, d'autre part, l'intelligibilité. Comment Vico réussit-il à réintroduire de la contingence ? Ou bien a-t-il une vision de l'histoire qui serait celle de Bossuet (l'histoire n'est que l'accomplissement d'un plan divin) ? Chez Hegel, il n'y a pas non plus d'histoire au sens fort du terme, mais l'accomplissement d'un programme. Chez Spengler, il y a des histoires qui n'en sont pas vraiment puisqu'il y a des programmes locaux qui s'accomplissent. J'ai cru comprendre qu'il y avait une ouverture possible dans le sens de Toynbee, qui est un Spengler anglo-saxonisé. Pour Toynbee, toutes les histoires sont spengleriennes, sauf une, la civilisation occidentale, qui reste ouverte. Vico a-t-il eu l'intuition des difficultés très réelles que sa position impliquait en tant qu'historien et a-t-il eu le pressentiment d'issues possibles ?

*
* *

Alain Besançon : Montesquieu s'était lui aussi fixé pour programme de définir une science des choses humaines. Vico le connaissait-il ?

En réduisant les grands hommes à des universaux, à des fictions à caractère universel, Vico ne reprend-il, en la remaniant, pas la théorie de l'évhémérisme, qui voulait que les dieux aient pour origine les grands hommes ? L'évhémérisme a du reste beaucoup servi à l'appropriation chrétienne des dieux païens et cet appropriation est dans l'esprit de Vico

Dans votre présentation, Vico apparaît comme le seul philosophe classique qui soit à l'aise dans l'orthodoxie chrétienne, depuis Suárez jusqu'à nos jours, bien qu'il n'y ait aucune apologie de la religion chrétienne dans la *Science nouvelle*. Alors en quoi Vico était-il catholique ? Par le retour à la rhétorique et à la poétique, il apparaît sans doute comme anti-moderne, anti-Lumières. Mais nous savons par ailleurs qu'il est le grand représentant des Lumières. Son esprit catholique se décèle par son attitude envers l'Antiquité. L'attitude protestante, comme par exemple celle de Luther, oppose le paganisme mauvais et le christianisme bon. L'attitude des Lumières, celle de Gibbon en particulier, instaure la même rupture entre Antiquité et christianisme, mais en posant qu'il y a un

bon paganisme et un mauvais christianisme (« règne de la barbarie et de la religion »). Vico au contraire considère que tout est bon, l'Antiquité étant une *praeparatio christiana*. Ne peut-on pas dire que la « barbarie de la réflexion » naisse en partie, pour Vico, de la rupture que le protestantisme et l'Aufklärung mettent entre l'Antiquité et le monde chrétien, l'un excluant l'autre, alors que Roma antica forme le socle nécessaire à Roma christiana ?

*
* *

Gérald Antoine : Permettez-moi de revenir sur votre éloquente péroraison. Vico serait-il si peu moderne ? - Des études m'ont jadis conduit vers Benedetto Croce, lequel a donné une analyse de Vico dans l'un de ses ouvrages. Il y met en parallèle Vico et Hegel : cela prêche plutôt pour la modernité de Vico. D'un point de vue de grammairien, je constate en outre que Vico a parlé de « langue » alors que tous les grammairiens du XVIII^e siècle, à la réserve peut-être de l'Abbé Girard, parlaient de « discours ». Il a eu, me semble-t-il, l'intuition très moderne, très saussurienne, de la distinction entre la langue et la parole. En outre, Vico est tout ensemble philosophe, sociologue, historien, philologue ; en tant qu'homme de l'interdisciplinarité, il m'apparaît là encore comme très moderne.

*
* *

Jean-Marc Varaut : Comment expliquez-vous que Vico, contemporain de Montesquieu, soit un philosophe connu et reconnu, pratiqué en Allemagne et dans les pays anglo-saxons, mais ignoré en France ?

Confirmez-vous l'importance que Vico, dans son étude de Grotius et Pufendorf, accorde au droit, considéré comme un universel, mais qui ne s'exprime que dans et par l'histoire ?

Est-il bien, à son époque, le seul philosophe à prendre en considération le fait de la naissance et de la nation, de la patrie et de la paternité, comme un phénomène à la fois arbitraire, contingent et absolu ? C'est-à-dire que naître ici et non ailleurs est, à ses yeux, un événement fondateur des sentiments les plus absolus.

Pouvez-vous également confirmer que la monarchie lui apparaît comme le système de gouvernement le plus rationnel ?

Est-ce que Vico n'est pas d'accord avec Descartes sur la reconnaissance fondamentale du libre arbitre humain face à la nécessité ou la fatalité historique ?

*
* *

Bruno Neveu : La pensée de Vico s'est développée au moment où achevait d'émerger en Europe la notion de probabilité, aussi bien en philosophie, relativement au problème de la décision, qu'en statistique, relativement au problème des chances. La connaissance certaine étant réservée à la science, c'est le probable et même le vraisemblable qui sont désormais de règle pour notre raisonnement et même notre pratique. Dans quelle mesure les analyses prolongées de Vico sur la certitude historique et sur le vraisemblable peuvent-elles avoir été inspirées par les écrits étrangers européens du temps, par exemple la *Logique* de Port-Royal de 1662, mais aussi tous les travaux des ecclésiastiques de la Royal Society de Londres qui portent précisément sur cette substitution constante du probable au vrai ? Ou bien les réflexions de Vico sont-elles le fruit d'une intuition

autonome sur les bases des catégories aristotélico-thomistes bien connues de l'opinion, de la science, familières à la culture napolitaine du temps ?

On sait qu'existe encore à Naples la très riche bibliothèque des Gerolamini où sont venues se placer toutes les collections de l'avocat Valetta, qui a été l'ami de Croce. Je suppose que Vico a eu accès à la bibliothèque Valetta et qu'il a donc pu être instruit de ce qui se pensait en Europe juste avant lui. Estimez-vous que ces lectures ont pu influencer notablement Vico ?

*
* *

Michel Albert : Vous nous avez dit que Vico était à la fois philosophe, philologue et historien. Vous avez dit également que ce penseur qui réfléchissait sur le phénomène de la nation était né en 1668, c'est-à-dire exactement vingt ans après le Traité de Westphalie et son grand œuvre, la science nouvelle, a été écrit à peu près 80 ans après le Traité de Westphalie. Est-ce que Vico était conscient que ce traité a introduit dans l'histoire, en force, la notion de nation et de souveraineté nationale ?

Vico explique que les nations développent leur humanité et sont donc en voie d'humanisation. Mais alors quid du nationalisme ? Vico a-t-il eu l'intuition qu'il pouvait y avoir un débordement de caractère nationaliste ?

Vous avez employé l'expression « une nation en devenir : l'Europe ». Qu'était l'Europe pour Vico ?

*
* *

Jean Mesnard : Pour expliquer pourquoi Vico est méconnu en France, ne faudrait-il pas reprendre le parallèle entre Vico et Descartes ? Il y a certes des affinités, mais aussi des oppositions entre l'un et l'autre. Les Français ont des habitudes cartésiennes, ce qui les amène à partir de principes et à déduire des conséquences avec participation de l'esprit critique ; le savoir se construit ainsi abstraitement, depuis les données de départ jusqu'à un ensemble qui est postérieur à ce point de départ. Avec Vico, au contraire, nous commençons par des ensembles. Nous commençons par l'histoire, par le mythe et, lorsqu'il s'agit d'histoire, il n'est pas question de l'histoire des individus, mais de celle des sociétés. Vico part de l'histoire globale et cherche à la décrire et à l'interpréter. Cette démarche est radicalement différente de celle d'un esprit cartésien. Le savoir est construit et non pas déduit. N'est-ce pas en raison du non-cartésianisme de la démarche de Vico que les Français ont été réticents à recevoir sa pensée ? Vico ne serait donc pas moderne dans la mesure où il est anti-cartésien, mais il est moderne dans la mesure où il apporte le complément dont nous avons besoin pour que Descartes soit vraiment utile.

*
* *

Pierre Chaunu : Vous n'avez pas prononcé le mot d'exégèse. Or, quand on est chrétien, il est difficile d'éviter l'exégèse. Avant Vico, il y a eu Galilée. Il est contemporain de Newton et le cosmos de Newton n'est pas géocentrique. Est-ce que ça ne dérangeait pas Vico ?

*
* *

Jean-Marie Zemb : Ne prenant pas l'histoire comme *objet*, mais comme *matière*, Giambattista Vico ne se prétendait pas historien. Sa fringale préhégélienne et son tempérament

intuitif le poussaient à métamorphoser hardiment des faits que nous appellerions ici "moraux et politiques" en arguments présumés probants, mais à la manière des futures "sciences humaines", en faveur d'un *sens intelligible de l'histoire* inaccessible aux Lumières: "les lanternes de la ville obscurcissent le firmament" disait peut-être à ses étudiants ce professeur de rhétorique en qui la postérité reconnut le pionnier de la révolte humaniste du *Sturm und Drang* contre l'*Aufklärung*. Si aucune audace n'est requise pour dire que Vico l'interdisciplinaire n'était pas un historien, peut-on le ranger impunément parmi les philosophes, comme le fit un siècle après la parution des *Principes d'une science nouvelle relative à la nature commune des nations* (1725) son traducteur, Michelet, qui choisit pour titre *Principes de la philosophie de l'histoire* (1827)? Selon quels critères insinuer que Vico n'était pas un philosophe, étant entendu que la philosophie ne connaît ni méthodes ni genres?

La parenté sémantique que Vico exploite entre (la notion courante de) /nature/ et (le quasi-néologisme de) /nation/ - du moins dans son acception originale - ne le conduit pas à restaurer le concept opératoire d'une *physis* certes limitée, mais non définissable en dehors de son développement - y compris ce qu'un Bergson appellera l'évolution créatrice - au risque de cycliques répétitifs. Curieusement, son disque n'est pas rayé!

Au cours du voyage qui conduisit dans le pays "où fleurissent les citronniers" à l'âge de 38 ans un poète-administrateur plus épris de beaux-arts et plus curieux de sciences naturelles qu'attiré par la philosophie de l'Histoire et du Droit, le Journal de Goethe note le 5 mars 1787 qu'un juriste réputé, le Chevalier Filangieri, lui fit connaître un penseur dont la réputation de pertinence et de profondeur ne faisait qu'augmenter quarante ans après sa mort, l'intelligentsia italienne estimant sa pensée politique plus féconde que celle de Montesquieu lui-même. On a souvent noté l'influence de Vico sur Kant, Herder et Hegel, lesquels étaient respectivement âgés, l'année de la Première Terreur, de 68, de 48 et de 22 ans. Goethe, qui n'en aura alors que 43 à Valmy, note, deux ans avant la Révolution française, après avoir parcouru rapidement l'ouvrage majeur de Vico, que les réflexions de ce "père spirituel" (*Ältervater*) sur le passé et le présent et ses pressentiments de l'avènement du Bonheur et de la Justice dans les nations idéales le faisaient plutôt penser à Johann Georg Hamann (1730-1788), ce "Mage du Nord" dont il pensait que l'œuvre connaîtrait en Allemagne un destin analogue de *Codex* humaniste. L'influence de Hamann devint en effet considérable, bien au-delà du romantisme et jusque dans la philosophie du langage contemporaine. Or Hamann est connu comme "écrivain et *métaphysicien protestant*". Certes, on s'entend rapidement pour dire que Vico n'était pas historien, mais philosophe. Ne faudrait-il pas, au lieu de se ranger à ce consensus, risquer de penser que Vico était davantage *théologien* que philosophe, même s'il s'abstenait soigneusement de provoquer les foudres du Magistère?

Plaide en faveur de cette hypothèse la conception non dialectique développée par Vico des mutations politiques. Au lieu de cycles permanents ou retours perpétuels comme ceux des gouvernements inéluctablement alternatifs par un seul, par plusieurs et par tous, sa Science Nouvelle postule une évolution *graduelle* vers la monarchie comme entéléchie - et partant *perfection* - de l'organisation sociale. N'est-ce pas au fond une incarnation d'une *Histoire du Salut* étrangère à la pure philosophie, plutôt que l'hommage politiquement correct rendu d'avance au despote éclairé qu'attendait alors la 'nation' napolitaine?

*
* *

Emmanuel Le Roy Ladurie : Vico ne serait-il pas un Hegel qui n'a pas réussi ? Herder aurait sans doute aussi des choses intéressantes à dire sur les nations.

Vous citez Hérodote, mais je n'ai pas trouvé cette citation. Peut-être est-elle une invention de Vico.

Pour Vico, homme des Bourbon, la monarchie vient après la démocratie, alors que pour nous, qui avons eu la Révolution française, c'est l'inverse. Pour lui, la monarchie est le régime parfait, de même qu'Auguste est plus parfait que Cicéron.

Le Moyen Age ? Tout recommence, mais moins bien.

*
* *

Réponses :

A Jean Baechler : En ce qui concerne les sources, j'ai volontairement simplifié mon exposé. Si j'en avais eu le loisir, j'aurais dit que le matériel sur lequel Vico s'est appuyé est beaucoup plus restreint que celui de Montesquieu, mais néanmoins important. Il était intéressé notamment par les récits des voyageurs en Amérique.

Vico ne dit pas que l'homme n'a pas de nature. Il y a une nature humaine, dont au reste il explicite assez peu les présupposés théologiques. Dans un texte écrit en latin, *Le droit universel*, antérieur à *La science nouvelle*, Vico présente une vision augustinienne de l'homme : via l'Adam intègre et l'Adam déchu, nous sommes tous des descendants de l'Adam déchu, mais Dieu a laissé en nous des *semina veritatis*, germes qui grandissent dans l'histoire grâce à la Providence. Cette nature existe, mais en même temps, elle est à l'état de potentialité, et elle n'est connue que par son déploiement dans le temps. A cet égard, nous ne connaissons la nature des nations que si nous recherchons quelle a été leur naissance.

A propos de la contingence, Vico se sert de l'histoire, mais il ne se définit jamais comme un historien. Si on devait le qualifier, on pourrait dire qu'il a été davantage sociologue historique qu'historien. Michelet l'a défini comme philosophe de l'histoire, et ce qualificatif lui est resté. Pourtant rien n'est plus discutable. Vico ne nie pas l'événementiel, mais ce n'est pas cela qui l'intéresse.

A Alain Besançon : Pour ce qui est de Montesquieu, on ne sait s'il a lu Vico, encore qu'il en ait formulé le projet dans son journal de voyage.

Vico connaissait fort bien l'évhémérisme. La grande différence est que l'évhémérisme est la divinisation d'un homme, d'un individu, rendu célèbre par ses exploits ou ses bienfaits. Pour Vico, les « universaux fantastiques », eux, sont une manière d'exprimer des phénomènes sociaux collectifs au moyen d'une figure, d'une image unique.

En ce qui concerne l'attitude religieuse, beaucoup ont prétendu que Vico camouflait son jeu et qu'en réalité sa fidélité au christianisme était suspecte. Pour ma part, je pense qu'il était bon chrétien et bon catholique. Il est vrai qu'il est assez étrange de voir que l'essentiel des conclusions de son livre s'appuie sur l'étude du paganisme, mais c'est une idée que l'on trouve aussi chez saint Augustin, qui, certes, se moque des dieux païens, mais considère le paganisme comme une préparation au christianisme. Il faut prendre en compte également le fait que les livres de Vico n'ont jamais été menacés d'être mis à l'Index.

A Gérard Antoine : Bien entendu, Croce a eu un rôle déterminant dans la découverte philosophique de Vico. Dans sa grande monographie de 1911, il analyse la pensée de Vico, qu'il situe très haut dans la hiérarchie de la philosophie universelle, en lui appliquant ses propres catégories, elles-mêmes très marquées par l'hégélianisme. Une des affirmations de Croce qui a soulevé beaucoup de questions et que je n'approuve pas est celle qui fait de Vico le vrai fondateur de l'esthétique. Autant on peut considérer Vico comme le père de la linguistique générale ou d'une théorie des signes, autant on ne saurait lui attribuer la paternité de l'esthétique. Quand Vico parle de la poésie des peuples, il ne l'aborde pas comme une manifestation proprement esthétique.

A Jean-Marc Varaut : Vico versus Descartes ? On a pu soutenir que leur opposition n'était pas seulement personnelle, mais en quelque sorte nationale.. Dans *La méthode des études de notre temps* Vico fait un parallèle intéressant entre le déductivisme cartésien, selon lui stérile, et la fécondité de ce qu'il appelle l'« *ingegno* ». Ce mot, qui dérive du latin « *ingenium* », et qui existe aussi en espagnol, ne peut être traduit en français de façon satisfaisante. « Esprit » est beaucoup trop vague, « génie » a un sens trop particulier. Pour Vico, l'« *ingegno* » est la capacité de rassembler des choses très éloignées les unes des autres et donc de découvrir et d'inventer. En revanche, la pensée purement déductive ne fait qu'exploiter des données de départ sans être capable de découvrir du nouveau.. C'est valable non seulement sur le plan littéraire, mais également sur le plan philosophique, scientifique et technique.

Je ne sais ni ne cherche vraiment à savoir pourquoi les universitaires français se sont peu intéressés à Vico. L'essentiel, à mon sens, est de rattraper le temps perdu et de faire connaître sa pensée.

La réflexion sur le droit est un des fils conducteurs principaux de *La Science nouvelle*. Vico accordait au droit la plus grande importance. Il voulait répondre à Grotius, qu'il admirait, et à Pufendorf, auxquels il reprochait de ne pas avoir compris l'historicité du droit naturel.

A Bruno Neveu : En ce qui concerne le problème des probabilités, Vico dénonce, dans *La méthode des études de notre temps*, une pensée cartésienne qui ne reconnaît comme valeurs que le vrai et le faux. Cela est valable pour les mathématiques, mais pas dans le domaine de l'étude des choses humaines. Vico se réfère en revanche à l'humanisme rhétorique antique, Aristote, Cicéron, pour réhabiliter le probable et le vraisemblable.

A propos de la bibliothèque Valetta, il est intéressant de remarquer que Vico n'était pas du tout enfermé dans le passé comme on veut parfois le faire accroire, mais qu'il connaissait parfaitement ce qui était produit dans l'Europe entière grâce à l'accès qu'il avait à cette bibliothèque.

A Michel Albert : Sur le plan politique, Vico a vécu toute sa vie à Naples, pays qui était une dépendance de l'Espagne, avec un vice-roi. Il n'y eut qu'un petit intermède autrichien au début du XVIII^e siècle. Ce n'est qu'à partir de 1734 que Naples est devenue un royaume indépendant avec un roi Bourbon. Lorsque Vico parle des grandes monarchies, il pense à l'Espagne, à la France et à l'Autriche. Il ne doute pas que tous les autres pays seront un jour ou l'autre gouvernés monarchiquement. A ses yeux, la monarchie est la plus rationnelle des constitutions politiques, parce que le droit y règne et que la décision proprement politique, source permanente de discussion et d'instabilité, est monopolisée par le souverain et ses conseillers.

Vico ne connaît pas encore le nationalisme. Ce qui l'intéresse, c'est ce qu'il y a de commun entre les nations, et non ce que chacune d'elles a de particulier. Certes, il est fier, culturellement, d'être Italien, mais l'Italie à son époque est encore très loin d'être une nation.

Concernant l'Europe, Vico, à partir de sa notion de « *ricorso* », envisage l'Europe chrétienne comme le recommencement d'une seule nation où s'imposeraient un nombre limité de grandes monarchies.

A Pierre Chauvu : Vico reconnaissait que les deux plus grands penseurs de son époque étaient Newton et Leibniz, mais les problèmes de la physique ne l'intéressaient guère. Quant aux spéculations de Newton sur la chronologie de l'histoire universelle, il ne semble pas les avoir connues.

A Jean-Marie Zemb : Il est vrai que ce qui intéressait Vico, à propos de la notion de nature, ce n'était pas l'élément de nouveauté, mais celui d'un développement à partir d'une potentialité.

A Emmanuel Le Roy Ladurie : Herder n'a entendu parler de Vico que très tardivement, et dans ses textes sur l'origine des langues, il n'y a sans doute pas d'influence de Vico.

Le thème du pillage de la pensée de Vico par ses successeurs européens ne s'explique que par le fait que Vico a exprimé des préoccupations qui allaient devenir dominantes dans son siècle, surtout en ce qui concerne la question des origines, que ce soient celles des peuples, des langues, des religions, des diverses institutions sociales et politiques.

*
* *